L'écriture du Je dans la langue de l'exil, dir. I. GRELL-
BORGOMANO et J.-M. DEVÉSA

Carminella Biondi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/43066>

DOI : 10.4000/studifrancesi.43066

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 706-707

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Carminella Biondi, « *L'écriture du Je dans la langue de l'exil*, dir. I. GRELL-BORGOMANO et J.-M. DEVÉSA », *Studi Francesi* [En ligne], 192 (LXIV | III) | 2020, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 15 octobre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/43066> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.43066>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

L'écriture du Je dans la langue de l'exil, dir. I. GRELL-BORGOMANO et J.-M. DEVÉSA

Carminella Biondi

RÉFÉRENCE

L'écriture du Je dans la langue de l'exil, dir. I. GRELL-BORGOMANO et J.-M. DEVÉSA, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, 2019, «Proximités», 359 pp.

- 1 Ce recueil, consacré à «l'écriture translingue de soi» (Isabelle GRELL-BORGOMANO, *Introduction: Interroger «l'écriture translingue de soi»*), selon la définition empruntée à Alain Ausoni (qui collabore à ces mélanges), nous confirme, si besoin en était, la complexité et en même temps la vitalité de cette écriture de l'exil, écriture en mouvement, où écriture de l'errance, du tremblement comme dirait Édouard Glissant, car souvent les écrivains concernés ne se limitent pas au passage d'un pays à un autre, mais continuent d'être affectés par le besoin de déplacement et de nouvelles expériences de l'ailleurs. C'est justement de cette disponibilité à l'ouverture, à l'écoute que découle l'originalité, la tension et la force de leurs témoignages, car leur «Je» a appris à se faire pluriel. Un apprentissage difficile, ainsi que le souligne l'autre directeur de la publication, Jean-Michel DEVÉSA dans *Se dire sans s'acculturer ni s'aliéner* (pp. 9-15), puisque ces écrivains de l'exil «ont à trouver les voies et moyens de s'intégrer sans s'acculturer ni s'aliéner» (p. 15). Encore une formule qui se réclame de Glissant. La première partie du recueil est consacrée aux «Perspectives théoriques», où l'on rencontre à profusion toute la panoplie de la terminologie employée par les écrivains, les théoriciens et les critiques (plurilingue, translingue, post-monolingue, langue dématérialisée, outre-langue...) dans l'effort de cerner un phénomène – l'exil, dans ses différentes typologies et écritures – qui se propage de plus en plus et dont il devient difficile de cerner les caractéristiques et les limites, d'autant plus que ces

caractéristiques et ces limites sont très mouvantes. La troisième partie du recueil, intitulée «Voix africaines», est dans une large mesure consacrée à des écrivains africains de langue française, ou mieux à deux écrivaines d'origine rwandaise: Beata Umubyeyi MAIRESSE (*Comprendre le je, dire le nous: élaboration d'un récit singulier entre français et kinyarwanda*, pp.123-132) qui nous raconte sa naissance à l'écriture et l'adoption presque naturelle de la langue française, apprise à l'école, même si elle a dû, également, apprendre le «métier à métisser» et trouver sa solution à elle pour dire en même temps la tragédie de son pays et sa double appartenance: «Le fait d'émailler mes phrases françaises d'expressions ou mots en kinyarwanda n'est pas une tentative d'exotisation pour mieux plaire à l'électorat occidental, ni une volonté de gagner en authenticité, mais bien la façon que j'ai trouvé de traduire ma langue intérieure, multiple de cohabitations assumées, pour créer des connivences entre mes deux mondes» (p. 131). À retenir cette belle formule «une langue multiple de cohabitations assumées». Le texte qui suit analyse l'œuvre de Scholastique Mukasonga, qui est née à l'écriture à la suite du génocide des Tutsi, où toute sa famille a été massacrée et dont l'œuvre devient une sorte de tombeau, érigé afin que les morts ne soient pas oubliés, ou mieux, qu'ils puissent revivre à travers les paroles de celle qui y a survécu, qu'ils ont éloignée du pays afin qu'elle survive et témoigne. Avant de s'arrêter sur l'œuvre de Mukasonga, Marie-Claire HUBERT fait un bilan synthétique des ouvrages en langue française traitant du génocide rwandais (*Scholastique Mukasonga. (Se) réfléchir dans l'Histoire*, pp. 133-147). Cette troisième partie se clôt par une importante table ronde animée par Jean-Michel DEVESA, Sami Tchak, Théo Ananissoh et les fantômes (pp. 165-179). Les deux écrivains togolais, l'un vivant en France l'autre en Allemagne mais écrivant en français, se confrontent sur leur rapport à la langue d'adoption et à leur pays d'origine, avec des résultats qui donnent à réfléchir. La quatrième partie du recueil a pour titre «Se dire en terre(s) d'Islam» et est entièrement occupée par des écrivains de langue française qui manifestent parfois de manière antithétique leur rapport à la langue d'écriture. Abdellah Taïa dit sa haine pour la langue du colonisateur, langue du pouvoir qu'il veut transformer en une arme contre le pouvoir: il «combat contre la langue, avec la langue, dans la langue» (p. 197), écrit son analyste, Arnand GUENON (*De la langue du pouvoir au pouvoir de la langue: les différents 'je' d'Abdellah Taïa*, pp. 183-198). Le texte critique est suivi d'un échantillon de l'écriture de Taïa: *Un jardin, en attendant...* (pp. 199-201). Par contre, l'écrivaine égyptienne Gulpérie Efflatoun Abdalla a utilisé la langue française pour aller «à la conquête de son identité égyptienne», car ce qui importe pour elle, c'est de trouver la parole émancipatrice, dans n'importe quelle langue (*La trilogie de Gulpérie Efflatoun Abdalla: le contre-exil*, pp. 213-222). Le rapport à la langue française n'a pas non plus été problématique pour l'actrice et écrivaine libanaise Darina AL-JOUNDI, dont il nous est donné à lire un texte intitulé *Je* (pp. 223-232), un mot difficile à dire dans sa langue, et dont elle prône l'emploi comme une forme de liberté conquise: «Je viens d'une région où [...] on s'excuse de dire «JE», || Alors que moi je ne voulais dire qu'une chose, JE, je suis, je veux, je fais» (p. 223). Les deux parties suivantes ne s'occupent d'aucun écrivain francophone hors-hexagonal, mais l'essai consacré à Agota Kristof, aussi bien que tous ceux qui se penchent sur l'écriture de l'exil dans des langues différentes du français, contribuent à éclairer d'autres facettes de cette écriture, aussi riche que les expériences, souvent traumatisantes, qui l'animent.

- 2 *L'écriture du Je dans la langue de l'exil*, réunissant des contributions d'un très bon niveau où la réflexion théorique prépare l'analyse des textes, est un ouvrage de référence

important, non seulement dans le domaine de l'écriture du «Je» mais en général dans celui de toute écriture «déracinée», dont le but est bien photographié dans la formule utilisée par Fadoua ROH à propos d'Abdellatif Laâbi (*L'œuvre d'Abdellatif Laâbi ou le «moi» exilé marocain*, pp. 203-211): «L'écriture exilique suppose donc l'espoir infime de retrouver un espace d'appartenance en dehors de toute contrainte culturelle, linguistique ou encore géographique, celle-ci devenant le lieu par excellence de conciliation entre le passé et le présent, seul dialogue possible au carrefour des croisements identitaires» (p. 206).